

LITTÉRATURE

# Une quête en Bosnie

**Bernard-Henri Lévy intéresse ou/et exaspère. Son dernier livre, « le Lys et la Cendre », fera de même. Journal de son parcours politique récent, il a pourtant quelques accents inattendus.**

**D**e 1992 à 1995, treize fois Bernard-Henri Lévy s'est rendu à Sarajevo. Ce qui, si protégé fût-il, était à coup sûr plus risqué que d'aller dîner à la Closerie des Lilas. Et pendant ces quatre années, la Bosnie — dont, comme beaucoup, il n'aurait pas su dire auparavant où elle se situait — a pris dans sa vie une place que cet épais journal fort peu intime arpente et restitue. Il voulut y voir l'espoir d'une « société cosmopolite » et le drame d'« un

peuple abandonné de tous ». Il tira de ses voyages un film, et lança puis balança une liste « Sarajevo » aux élections européennes de 1994. On retrouvera dans « le Lys et la Cendre », contées par le menu, voire la minime, diverses péripéties de la période, dont certaines importantes. Car Lévy s'offrit à jouer les messagers entre les dirigeants français et bosniaques. Et une ou deux fois, il contribua même — est-il persuadé — à provoquer des événements.

Mais l'intérêt du livre est davantage, à mes yeux, dans les questions que l'écrivain s'y pose, sur ses motivations, lui qui, d'ordinaire, semble se tenir si farouchement à l'abri du doute, bardé de héros, de diables, de modèles. Lesquels sont, bien sûr, au rendez-vous de ce livre. Héros : quoique clignotants, François Mitterrand et Alija Izetbegovic. Diables : les communistes à jamais, les nationalistes aujourd'hui, et plus généralement ceux qui ne partagent

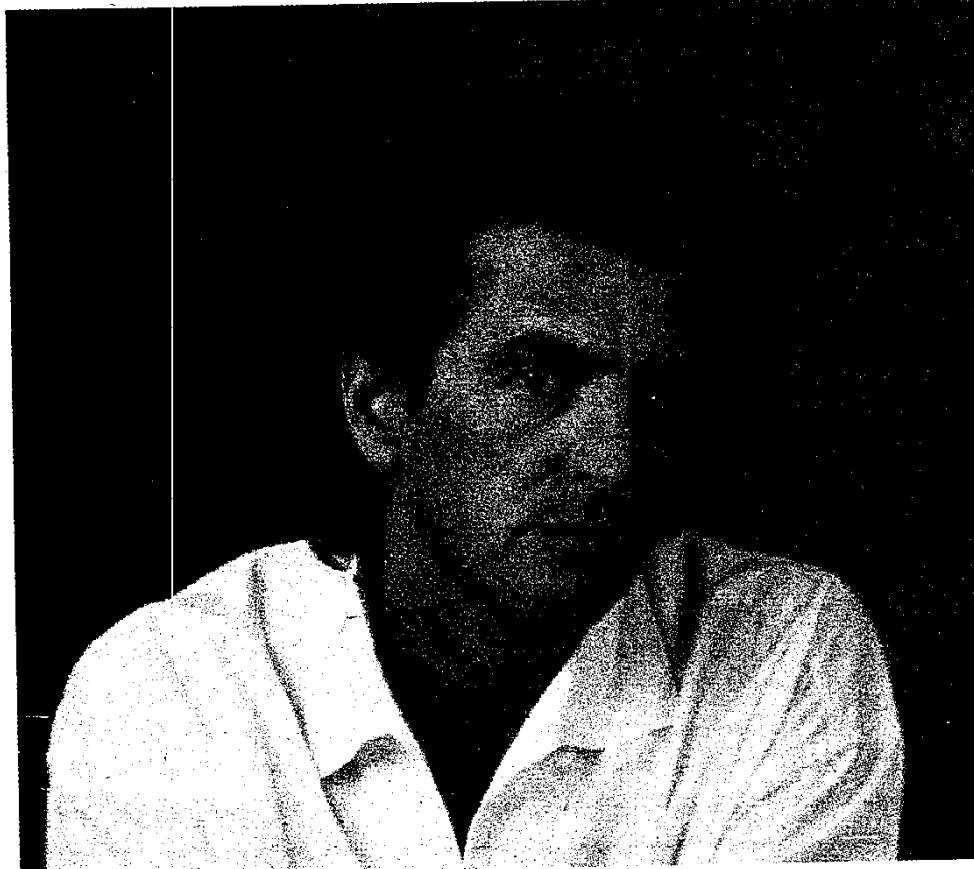
pas, sur le champ et sous sa bannière, les mouvantes convictions de l'auteur. Modèles : « l'intellectuel prophétique, juché sur son tonneau, prenant la pose, faisant la leçon », Malraux par-dessus tous, qui fut des Brigades internationales et, trente ans plus tard, ministre de la V<sup>e</sup> République. (Et qui écrivit aussi quelques chefs-d'œuvre, c'est là où le bât blesse le plus son émule éperdu.)

Ici pourtant, à force de tortueuses introspections, Bernard-Henri Lévy va jusqu'à, dans une page d'abandon vite réprimé, réduire son propre engagement au fait qu'il serait, « peut-être davantage que d'autres, structuré à la dette »... Et tout du long, il est touchant de voir à quel point celui qui a tant travaillé à devenir BHL, se montre et même s'avoue tellement peu philosophe, et encore moins artiste. En guise de dialectique, une rhétorique d'avocat à l'ancienne, des arguments assénés au pas très cadencé d'une syntaxe sans grâce et d'un sentimentalisme comminatoire.

Quant à décrire, ce n'est pas trop son genre. Sauf s'agissant de l'Olympe (chefs d'Etat ou étoiles médiatiques), Lévy semble ne voir dans les gens, les sites, les circonstances, que la confirmation d'idées qu'il nourrissait déjà, et il ne trouve pour les peindre qu'une palette de clichés. Sa véritable passion n'est ni dans la réflexion ni dans l'écriture; c'est de jouer sur le théâtre politique. Certes il n'y est admis qu'au bénéfice de son activité et de sa renommée, justifiée ou non, d'intellectuel. Certes, tant et plus, il cite et cisèle des formules. Mais ce n'est qu'aux moments où il pense assister, ou mieux encore participer, à l'Histoire-en-train-de-se-faire, qu'on le sent vibrant de l'écho, inaboli en lui, de l'enfance.

**François Salvaing**

Bernard-Henri Lévy, « le Lys et la Cendre », Grasset, 544 pages, 145 francs.



A. BUCCHICCIANI